



Harcèlement scolaire : "Ce qui se passe entre les murs se poursuit en ligne", pointe la directrice de l'Observatoire des violences numériques faites aux mineurs



Pour sauvegarder cet article, connectez-vous ou créez un compte franceinfo

Sans paiement. Sans abonnement.

- Copier le lien
- Facebook
- Whatsapp
- X
- Email

Publié le 30/10/2025 15:17

Temps de lecture : 7min - vidéo : 11min



Article rédigé par franceinfo

-

Édité par l'agence 6Medias

France Télévisions

Selon une nouvelle étude sur harcèlement des mineurs publiée par l'association e-Enfance, jeudi 30 octobre, 71 % des faits se déroulent dans l'enceinte scolaire et 18 % des 6-18 ans en ont sont victimes. Pour en parler, Véronique Béchu membre

d'e-Enfance et directrice de l'Observatoire des violences numériques faites aux mineurs, est l'invitée du "11h/13h" de franceinfo.

Membre de l'association e-Enfance, qui publie une nouvelle étude ce jeudi sur le harcèlement des plus jeunes, qui s'exprime notamment sur les réseaux sociaux, et directrice de l'Observatoire des violences numériques faites aux mineurs, Véronique Béchu est l'invitée du "11h/13h", jeudi 30 octobre. Elle revient sur les constats faits sur le harcèlement des plus jeunes en milieu scolaire et sur les réseaux sociaux. *"Le corps enseignant, mais pas que, tout adulte recevant ce type de parole se doit d'agir"*, rappelle-t-elle notamment.



Ce texte correspond à une partie de la retranscription de l'interview ci-dessus. Cliquez sur la vidéo pour la regarder en intégralité.

Flore Maréchal : Pour revenir d'abord sur les motifs de harcèlement, parce que c'est ce que dit aussi votre étude, ils sont nombreux ; la jalousie, les différences physiques, les différences d'apparence de vêtements, c'est assez révélateur au final de certaines discriminations, toujours.

Ah oui, tout à fait, et c'est extrêmement genré, parce qu'on s'aperçoit que pour les garçons, ce sont surtout des attaques sur leur virilité, alors que pour les jeunes filles, ça reste encore le physique, le look. Donc c'est vraiment ce qui ressort de cette étude.

Une étude particulièrement préoccupante aussi, parce qu'elle nous apprend — et ça peut-être qu'on est un peu étonné — que le harcèlement et le cyberharcèlement en 2025, c'est toujours quand même à ces âges-là, de 6 à 18 ans, dans l'enceinte scolaire principalement, vous dites à 71 %.

Oui, c'est dans l'enceinte scolaire principalement. Pourquoi ? Parce que c'est la majorité de l'occupation du temps de ces enfants de 6 à 18 ans. Mais on peut s'apercevoir aussi que c'est dans d'autres sphères que l'école, le périscolaire, le club de sport, etc. Donc c'est vraiment là où se retrouvent les enfants en groupe.

C'est vrai qu'à l'école, on a revu ce chiffre, 71 % des cas de harcèlement, ça pose la question aussi de la gestion de ces cas de harcèlement par le corps enseignant. Le corps enseignant, on a entendu dans le reportage cette petite fille, Léonie, nous dire finalement, "on nous a dit de régler ça entre nous". C'est encore peut-être problématique d'entendre ça en 2025. En tout cas, comment peuvent-ils s'emparer, eux, à leur manière, avec leur clé à eux, de ce sujet ?

Alors effectivement, la première chose, je pense qu'il faut rappeler, c'est d'écouter l'enfant, d'accueillir la parole quand un enfant se plaint de quelque chose, même en primaire. Et on le voit, 35 % des enfants en primaire sont victimes de harcèlement et de cyberharcèlement. Ce ne sont pas des brimades, ce ne sont pas des humiliations. Le mot, les enfants le connaissent, ils l'ont bien digéré, ils l'ont bien ingéré, ils savent le ressortir, c'est du harcèlement. Et donc, le corps enseignant, mais pas que, tout adulte recevant ce type de parole se doit d'agir. Et quand on est démuni, quand on ne sait pas comment faire, il y a un numéro national qui est opéré par l'association e-Enfance, qui est le 30-18. Et nous, on donne des clés pour pouvoir régler ce type de situation.

En l'occurrence, c'est vrai que la question que doivent se poser de nombreux enseignants, c'est comment on fait quand un élève vient nous voir en nous disant que tel autre élève l'embête concrètement ? Comment, sur le moment — parce que le 30-18, c'est après coup éventuellement — mais sur le moment, comment finalement se sentir outillé pour pouvoir gérer cette situation ? Est-ce qu'il faut former d'ailleurs les enseignants ou les assistants d'éducation ?

Mais bien sûr, de toute façon, il y a depuis plusieurs années un programme qui s'appelle le programme Phare qui est développé. D'ailleurs, tous les ans, il est de plus en plus développé, parce qu'il y a de plus en plus de besoins. Vous avez des enfants qui sont ambassadeurs, des adolescents ambassadeurs, mais vous avez aussi des enseignants volontaires qui sont formés au à la médiation de ce type de comportement. Et donc il faut prendre à la fois la parole de la victime, mais aussi il faut prendre la parole de l'auteur. Et c'est vraiment ce qu'a développé cette étude cette année par rapport aux années précédentes : un phénomène doit se prendre sur les deux angles, victimes et auteurs, pour en comprendre les mécanismes, pour pouvoir les décrypter, les analyser, et trouver des solutions efficaces.

Et d'autant qu'on entend souvent dire que les harceleurs d'aujourd'hui sont les



harcelés d'hier. Est-ce qu'on est toujours dans un cercle vicieux de ce type-là ?

Mais bien évidemment. En fait, les enfants veulent reprendre la maîtrise de leur vie. Et quand on est harcelé, la seule façon de pouvoir reprendre le pouvoir, en fait, sur ce qu'on subit, sur notre souffrance, c'est de devenir soi-même harceleur. Et on le voit notamment dans les phénomènes de groupe, c'est-à-dire que, dans les groupes de classe, sur WhatsApp, etc., on a bien cette sensation de *"je veux appartenir à cette dynamique-là pour, un, ne pas être la prochaine victime, et deux, si j'ai été victime, m'en détacher et appartenir au groupe qui est fort"*.

Attaquer finalement un peu avant d'être attaqué. Vous avez parlé de WhatsApp, c'est vrai, c'est aussi l'apprentissage qu'on fait par votre étude, que le cyberharcèlement, donc ça on le sait, touche aujourd'hui 18 %, ce qui est énorme, des 6-18 ans. Un quart des jeunes filles en sont victimes, d'ailleurs, au lycée, ce chiffre est incroyable. Et WhatsApp est donc devenu, pour vous, le théâtre de ces violences, souvent dans des groupes de classe. Alors, pourquoi ? Parce que c'est à la vue des autres, justement, c'est de nouveau un phénomène de socialisation : on est tous dans le même groupe, et c'est là qu'il faut montrer un peu les muscles ?

Il y a deux choses. Il y a d'abord le fait que les enfants sont hyper connectés à l'heure actuelle, dès le plus jeune âge. Donc ça, ça a vraiment été démontré aussi par cette étude, et qu'il n'y a pas de harcèlement d'un côté et de cyberharcèlement de l'autre. C'est vraiment le même phénomène. Il y a un continuum des violences, c'est-à-dire que ce qui se passe entre les murs, si j'ose dire, se poursuit en ligne et va se continuer notamment là où sont principalement les enfants à l'heure actuelle, c'est-à-dire les réseaux sociaux. Mais surtout quand ça commence, au niveau scolaire, dans les groupes de classe. Or ces groupes de classe, très souvent, sont sur ces applications mobiles chiffrées, donc on ne peut pas vérifier les contenus et en plus, hors de tout contrôle d'adultes, puisque dans ces groupes de classe, ce sont les élèves qui sont entre eux.

Cliquez sur la vidéo pour regarder l'entretien en intégralité.

